

Frédéric Joignot

Jean-François Bizot : portrait
d'un homme de presse en artiste

Jean-François Bizot : portrait d'un homme de presse en artiste

Frédéric Joignot, journaliste

Locaux de Radio Nova,
mars 2005...

« Aujourd'hui, la galaxie Gutenberg connaît un trou noir. Toute la presse écrite morfle. Même au Monde, vous morfliez ». C'est Bizot qui parle. Nous sommes en mars 2005, je suis passé en ami au 33 de la rue du Faubourg Saint-Antoine. Les cahiers du dernier numéro de *Nova Magazine* arrivent tout juste de l'imprimerie. C'est toujours affreux et scandaleux la fin d'un magazine – toujours un deuil. Surtout après des années de succès. C'est comme un enfant qui s'arrêterait soudain de grandir et rapetisserait, rongé par une maladie incompréhensible. Ceux qui l'ont créé se demandent jusqu'au dernier jour s'ils n'auraient pas pu le sauver.

Géant fataliste, sourire blasé à la Gainsbarre. Il en a vu d'autres, Bizot. Il en a connu des arrêts et des redémarrages de journaux depuis le premier *Actuel*... en 1970. Il en a repéré des nouveaux modes d'expression. Sur la grande rivalité des médias « papier » et des médias télévisuels, radiophoniques, électroniques, il sait de quoi il parle, là encore, Bizot. Il a vu dans les années quatre-vingt-dix une partie de la rédaction d'*Actuel* filer à Canal Plus (Paul Moreira de « Lundi investigation », Karl Zéro et son « Faux journal », Bernard Zékri le patron d'i-Télé).

Le guide bariolé de Paris et sa banlieue, bourré d'enquêtes et « branché » – un mot inventé par Bizot – qu'était *Nova Magazine* n'a pas résisté. Il a tenu dix ans quand même, accompagnant Radio Nova. Dans l'immeuble « Novapress » du faubourg Saint-Antoine, espèce d'usine de création multimédia en partie financée par la fortune personnelle de Bizot, l'héritier d'une dynastie industrielle lyonnaise célèbre, un nouvel étage s'est éteint après celui d'*Actuel* en 1995.

Restent les radios (Nova et TSF), Nova Prod (la boîte de production son et vidéo) et le site Novaplanet.

Ce jour-là je suis juste venu prendre des nouvelles. Au premier coup d'œil, je comprends que Jean-François va mieux, et résiste à « Jack le squatter », comme il appelle le cancer qui le menace depuis trois ans – une lutte dont il a donné un récit cru et lyrique dans *Un moment de faiblesse*. « Ça va... Ça va..., il s'est calmé », bougonne-t-il, refusant d'en dire plus, allumant une blonde mentholée. Surprenant mon regard inquiet, il lance : « Tais-toi. C'est avant que j'aurais dû arrêter de cloper, pas après, dit mon médecin ». Un instant, derrière le colosse fatigué, réapparaît la force joyeuse qui le soulevait – cette force qui semblait indestructible – pendant les nuits blanches des bouclages d'*Actuel*, quand il venait refaire la Une avec Coluche ou Jean-Paul Goude, après avoir fait sa tournée du soir des « lieux où ça se passe » – cette « pêche », cette énergie communicative de Bizot.

L'écouter parler de l'arrêt de *Novamag*, je ne peux m'empêcher de penser à nos premières rencontres.

L'équipe d'*Actuel* 1

Nous sommes en août 1975, au festival de pop-music d'Orange où John Cale, le bassiste du Velvet Underground, va tout casser sur scène. Avec Alain Pacadis et Philippe Conrath, nous sommes descendus couvrir l'événement pour *Libé*. Bizot est là. Trente-deux ans, athlète blond courant partout, s'invitant en *backstage*, chaleureux, inépuisable, écrivant la nuit *Les déclassés*, son premier roman et ses articles pour *Actuel* le jour – fêtarde de première déjà. Il est nerveux. Inquiet. L'arrêt d'*Actuel* est décidé. Lui, Michel-Antoine Burnier, Claudine Maugendre, Léon Mercadet, Jean

Jean-François Bizot : portrait d'un homme de presse en artiste

Frédéric Joignet

Rouzaud, Patrick Rambaud, Jean-Pierre Lentin, Patrice Van Eersel n'ont plus envie de refaire ces numéros psychédéliques, colorés au *split-fountain*, sur les thèmes favoris de ce qu'on appelait la contre-culture. Le féminisme, la révolution sexuelle, l'écologie, les technologies douces, les psychotropes, les grands voyages, le militantisme drôle, la rage rock – des numéros déjà légendaires, les derniers vendus à 60 000 exemplaires. D'autant que les pages « cultures » du jeune *Libération* ont pris le relais, ses journalistes courent les mêmes scènes que ceux d'*Actuel*, « l'Appel du 18 Joint » pour la dépénalisation de l'herbe, les pages « Vrai Art Nouveau » racontent chaque mois des histoires vraies de squat, coulage en entreprise, survie illégale présentés comme des œuvres d'art, Pacadis et le groupe Bazooka deviennent les porte-parole du mouvement punk – ils sont résolument nihilistes et férocelement « anti-baba », ils annoncent la « new wave » : plus stylée, moins extatique, plus éclectique que le mouvement hippie.

Normal que Bizot et l'équipe d'*Actuel* se grattent la tête. Il faut passer à autre chose.

À Orange, nous discutons des heures. Il est impressionnant. Une sorte d'André Breton de la culture d'avant-garde. Il la connaît de l'intérieur, il en a rencontré les grandes figures, il a écrit sur chacun d'eux, en parle passionnément, l'analyse rudement déjà. « *Un mouvement culturel doit disparaître d'usure pour retourner à l'humus...*, écrira-t-il bientôt dans l'édito du dernier *Actuel*. *Aujourd'hui le Living Théâtre ne joue plus Paradise Now, le porno a dévalué ces libertés. En devenant massives, détournées aux fins d'un système, les idées d'une minorité perdent bizarrement leurs forces. Elles ne les regagnent qu'au travers de nouvelles formes.* »

Actuel seconde période. Succès immédiat

Novembre 1979 sort le numéro 1 d'*Actuel* nouvelle formule. Financé par Bizot aux deux tiers. Un vrai magazine, une maquette stylée et efficace inventée par Émile Laugier, un d.a. [directeur artistique] de la pub, des rafales d'images, huit grands reportages, des textes longs, dialogués, vivants, écrits après des enquêtes fouillées façon journalisme américain, des photographes de terrain rameutés par Claudine Maugendre, une batterie de rubriques originales : « nouvelles

industries » – « coup de fric » – « nouveau et intéressant » – « idées fortes » – « technologies » – « tendances ». Sur la couverture, Patrice Van Eersel vide la valise qu'il a trouvée dans le palais même du dictateur de la Guinée Équatoriale en fuite. Titre : « J'ai fait les poches du dictateur fou ». Le ton est donné. Insolence et grand reportage.

Bizot, cheveux courts, cravate de traviole, insomniaque, le nez poudré, campe au journal entre deux reportages, en comité de rédaction permanent. Il encourage chaque journaliste à trouver l'« angle » inattendu de son prochain article, ou du prochain numéro, qui va faire « l'esprit d'*Actuel* ». Chacun y va de son idée cinglée, s'emporte, s'exalte, tandis que les joints tournent pour débrider l'imagination. Bizot note toutes les idées qui fusent sur des feuilles volantes (qu'il perd souvent), tire les vers du nez des reporters de retour de mission, ou court à la maquette refaire la Une, saisi par une idée subite (qu'il oubliera demain). Il faut dire qu'il s'est entouré d'une bande de jeunes reporters dignes des Monty Python, prêts à tout... Yannick Blanc se transforme en Noir et s'inscrit au Front National pour raconter de l'intérieur l'esprit bas de plafond des militants. André Bercoff se déguise en émir saoudien fortuné, pour racheter sans problème les grands crus du Bordelais aux vieilles familles françaises. Bernard Kouchner remonte le Mékong jusqu'aux camps de la mort cambodgiens. Patrick Rambaud part discuter avec les policiers à Belleville pour savoir si sous la gauche un flic c'est plus sympa. Votre serveur découvre le monde inconnu des cafards et de la vermine urbaine, rampant dans les caves des cités et des grands restaurants, embauché par la société de désinfection Attila.

Nos modèles sont les reporters du « nouveau journalisme » américain, Hunter Thompson, Tom Wolfe, les enquêteurs du magazine *Rolling Stone* qui restent longtemps sur place, écrivent des papiers fleuves, confessent les témoins de l'événement, multiplient les anecdotes collectées sur place, racontent leur reportage à la première personne. Pendant ce temps, Michel-Antoine Burnier et Patrick Rambaud réceptionnent les articles, taillent la copie, surveillent la maquette en criant : « *Mettez ce titre en CAP ! Que ça se lise à trois mètres, comme dans Paris Match !* » Il s'agit de faire un journal grand public, agréable à lire, littéraire et nerveux, nourri de reportages photos. Il s'agit de raconter son époque en direct,

Frédéric Joignot

Jean-François Bizot : portrait
d'un homme de presse en artiste

en montrant les nouveaux personnages, héros ou salauds, artistes ou chercheurs scientifiques, anonymes ou stars montantes. Raconter sans idéologie, sans cette manie du commentaire propre à la presse française d'alors. Dans l'éditorial du numéro 1, Bizot écrit : « *Les années quatre-vingts seront actives, technologiques, vigoureuses et gaies [...]. Finies les utopies : un grand besoin d'action [...]. Nous voulons raconter des aventures modernes, des récits minute par minute. Exposer les techniques de pointe qui bouleversent notre vie. Raconter les émotions actuelles [...], donner des éléments bruts de réalité* ». Succès immédiat. 200 000 exemplaires en vente moyenne, hors abonnement, après trois ans. Certains numéros d'été se vendent à 260 000 exemplaires. Ajoutez un chiffre publicitaire en hausse constante. Une affaire qui tourne.

Radio Nova, la sono mondiale et la culture du risque

Dans la foulée d'*Actuel*, Radio Nova démarre fin 1981, financée par Bizot et la société Nova Press qui publie *Actuel*. Anecdote... Début 1981, alors que l'équipe d'*Actuel* enquille les nuits blanches, Jean-François m'appelle à minuit, surexcité. Je dois apporter ma collection de disques demain matin au journal. Il explique qu'il vient de prendre des parts dans une radio libre parisienne. L'arrivée de la gauche au pouvoir marque la fin du monopole d'État sur les ondes, la droite autoritaire et étatique contrôlant les médias, héritée du gaullisme, devient un mauvais souvenir. Bizot appelle tous ses proches pour constituer le fonds musical de la future Nova. Bizot est comme ça. Quand une grande idée le saisit, il faut qu'il la partage, quelle que soit l'heure. Pour lui, seuls les projets électrisés comptent. C'est un ogre qui dévore ses associés et ses complices, les convoque à pas d'heure, les briefe en pleine nuit, veut leur faire partager sa dernière folie. Il avance à l'enthousiasme, au coup de cœur, et tous doivent le suivre, jusqu'à l'épuisement. Sûr qu'il en a épuisé des équipes, Bizot, les entraînant dans ses rêves avec une énergie de perpétuel adolescent exalté, incapable de comprendre que les autres puissent douter, traîner les pieds, ou veuillent juste se reposer. Les femmes des journalistes d'*Actuel* lui en veulent pour ces coups de fil nocturnes intempestifs, ces bouclages jusqu'à six heures du matin, où l'on refaisait cinq

fois la Une, ou une maquette d'émission, tandis que la musique tournait à plein volume dans les locaux et que tournaient les joints et les lignes de coke. Bizot ou la catharsis permanente, la vie brûlée jusqu'à la corde, la presse comme un théâtre permanent. Avec lui, *Actuel* c'était comme un groupe de rock sur scène.

Le lendemain de son appel pour lancer une nouvelle radio, nous nous retrouvons une petite bande à écouter des piles de disques toutes catégories. Lesquels allons-nous retenir ? Quel sera le « son » de la future radio ? Faut-il oublier le rock et la pop devenus banals ? Quels textes insérer ? Qui sait parler dans un micro ? Il faut tout inventer – enfin, nous le croyons. Bizot était une encyclopédie vivante de la musique du ^{xx}e siècle. Il vous retraçait l'arborescence de la musique noire américaine depuis les champs de coton jusqu'au R'n'B en passant par la soul, le be-bop et l'acid jazz, en un rien de temps. Pareil pour la pop psychédélique, pour le reggae, pour la musique africaine et même la techno.

Radio Nova est sortie peu à peu du flou, à travers ces marathons musicaux, ces discussions féroces sur la programmation, et aussi avec l'arrivée de fous de radio et de professionnels de l'antenne venus de France Culture et des radios libres qui émettaient encore illégalement un an auparavant. Cela a commencé par une période élégante et *new wave*, entrecoupée de reportages sonores. Puis ce fut la « NOVA, la sono mondiale », la découverte du *raï* algérien lyrique, du *high life* ghanéen, la rumba zaïroise, le hip-hop (amené de New York par Bernard Zékri), la fusion ethnique-technique, etc. Radio Nova a coûté très cher à Nova Press et à Bizot – elle atteindra l'équilibre dix ans plus tard. Elle verra passer Lafesse et ses impostures téléphoniques, Édouard Baer et Ariel Wizman et leur émission cinglée « La Grosse boule », les premiers sketches de Jamel Debbouze, les deejay Dee.Nasty (rap) et Claude Challe (celui des « Bouddha bar »).

C'est ce qui force le respect chez Bizot. Cette prise de risque, ce pari sur le talent à long terme, cette volonté d'inventer des médias originaux, créatifs et souvent insolents. Bizot a toujours donné sa chance aux projets difficiles, aux esprits vraiment novateurs. Quitte à entamer sa fortune. Je l'entends encore, ironique : « *Cela risque de me coûter un pré dans le Lyonnais* ». Bizot serait anachronique aujourd'hui. Il n'a jamais été un riche méprisant (il savait que le talent naît

Jean-François Bizot : portrait
d'un homme de presse en artiste

Frédéric Joignet

dans tous les milieux), ou un maniaque des économies d'échelle. Il a toujours avancé au coup de cœur, à la passion, à l'émotion artistique, parié sur la recherche, les essais. J'ai vu plus de dix fois Bizot aider des gens dans le pétrin, prêter de l'argent à titre personnel ou donner un coup de pouce à un projet qui lui plaisait. Vous me direz, il en avait les moyens. Pas d'accord. Combien de fortunés agissent ainsi, combien ont soutenu des amis au moment crucial, porté des projets artistiques d'avant-garde ? Bizot, c'est un artiste, avant d'être un patron de presse. Parfois il s'est trompé, il a perdu. Souvent, il a gagné. Il n'aura pas vécu comme un colin froid ou un cynique, sans audace ni cœur battant.

Faxez la liberté en Chine

Novembre 1989, le dernier étage d'*Actuel* gronde. Des bruits des invités, des journalistes et des fax. Six mois après le massacre de la place Tiananmen, tous envoient par fax un faux « Quotidien du Peuple » aux officiels et industriels chinois rappelant ce qui s'est passé ce jour-là. Le journal a été écrit et traduit par des démocrates chinois. Au même moment, seize rédactions de magazines font de même en Europe et aux États-Unis. *Actuel* a été secoué par l'événement, le plus fort de 1989, où semblait s'être joué le passage à la démocratie d'un milliard d'humains – où un Gorbatchev chinois s'était manifesté. Christophe Nick, dépêché là-bas par *Actuel*, avait failli y passer – il y retournera, se fera expulser. *Actuel* cherche à innover. À monter des coups de presse, faire de l'agitation politique. Les longs récits, les reportages écrits à la première personne commencent à lasser, après dix ans. Et puis Canal Plus lui fait de la concurrence avec les reportages « 24 heures » de l'agence CAPA, ses caméras cachées, ses documentaires – et les sujets hilarants de « Nulle Part Ailleurs ». Il faut se renouveler, encore, c'est la loi de la presse. Alors l'écriture en image prend plus de place dans *Actuel*, les sujets français reviennent, les portraits de stars fortes, les enquêtes de Pierre Péan et Christophe Nick – et les actes engagés. Après « Faxez la liberté en Chine », le journal affrète une « Péniche de la démocratie » pour émettre au large des côtes chinoises – il n'arrivera jamais à bon port. Mais quel récit cela fera !

Ce jour où *Actuel* lance l'opération « Faxez la liberté en Chine », Bizot est préoccupé, je le sais. On se voit tous les

jours, j'ai succédé depuis deux ans à Burnier comme rédacteur en chef – un beau titre, une belle morfle. Souriant au milieu des invités, Jean-François craint le pire. La loi Sapin contre la pub pour les alcools et les tabacs est en route. Et puis, la montée du terrorisme en Europe et en France, la première guerre du Golfe, la flambée des prix du pétrole, provoquent une angoisse mondiale. Toutes les bourses se resserrent, la crise revient. C'est la fin des vigoureuses années 1980. Et avec elles des grands magazines généralistes et virtuoses. Les ventes ont commencé à baisser.

Quand la loi Sapin entre en vigueur, *Actuel* perd 25 millions de francs de recette en trois ans. Les grands reportages, les récits photos, l'originalité même du journal, coûtent désormais très cher. Il faut limiter les dépôts, les envois de photographes. *Actuel* tiendra jusqu'en 1995, tandis que ses ventes ne cessent de s'étioler.

C'est l'année du lancement de *Nova Magazine* – histoire de montrer que l'équipe d'*Actuel* ne manque pas d'idées.

La rage de vivre

Hiver 2003. La grande bibliothèque de l'ancien couvent de Saint-Maur racheté par Bizot monte jusqu'au plafond, à six mètres, sous les moulures. Accumulés par l'équipe d'*Actuel* pendant des années, des milliers de livres, revues, magazines en piles, seulement accessibles par échelle. Au milieu, trois tables forment un énorme bureau, couvert de feuillets, tasses, bouteilles, cendriers, où trône l'énorme almanach « Underground » (Denoël), la dernière œuvre maîtresse de Bizot – l'histoire illustrée et dans ses textes de la contre-culture mondiale. Un monument. Assis dans un fauteuil Empire, alourdi, fatigué, Jean-François écrit au stylo à plume. Il a invité la rédaction des années 1980 à un *tv-dinner* pour regarder les dizaines de bobines de films tournés pendant l'aventure d'*Actuel*. Tous ses proches le savent, un cancer de la vessie foudroie Jean-François. Bizot perd du sang. Il suit un traitement de choc. Il en porte les marques. Cernes, prise de poids, fatigue, tristesse. C'est dur à encaisser, quand on l'a connu noctambule magnifique, travailleur inépuisable.

On parle un peu du bon vieux temps libertaire. Jean-François peste, il déteste la vague moralisatrice, anti-Mai 68, droite arrogante, qui se lève, envahit les médias, gagne les intellectuels. L'année dernière, il a publié un numéro spécial d'*Actuel* sur

Frédéric Joignot

Jean-François Bizot : portrait
d'un homme de presse en artiste

les bienfaits de la « *révolution sexuelle* » attaqués aujourd'hui « *par les quaranténaires tristes* », qui « *ne baisent plus et veulent nous faire la leçon* ». On y retrouvait les grands textes défendant la tolérance pour toutes les déviances (librement consenties), l'égalité des sexes, le goût de l'amour à plusieurs, les plaisirs troubles des homos. Jean-François râle encore contre les petits cadres des groupes de presse, armés de calculettes, méprisant sa dégainée de Gargantua débraillé, qui le reçoivent de haut quand il vient présenter des nouveaux projets de journaux. Il rigole encore de la situation politique, lui qui connaît de l'intérieur le mépris des vieilles familles pour les arrivistes : « *Sarko, immigré hongrois de la deuxième génération devenu leader politique français ? Il est arrivé là grâce à la révolution des mentalités. C'est un enfant de 68, et il les renie !* » C'est vrai qu'en 1968, nous gueulions dans les rues (j'étais lycéen) : « *Nous sommes tous des juifs hongrois* », pardon, « *allemands* » – pour rapatrier l'étudiant Daniel Cohn-Bendit expulsé de France.

Le regard de Bizot sourit étrangement, philosophe, attristé, pas vaincu pour autant. Je lui ai apporté une statuette tahitienne en granit, un démon qui chasse les esprits malins, pour l'aider à vaincre « Jack le squatter ». Elle tient juste dans sa main. Il me montre une page dactylographiée, où il raconte la première fois qu'il a pissé du sang. C'est le début de son livre *Un moment de faiblesse*. Alors il ajoute : « *Tu vois, je me bats contre le mal avec le reportage, je le raconte en direct. C'est mon orgueil. Je le regarde en face.* » Il serre le diable tahitien dans son poing, le regarde. « *J'aime son mauvais sourire. Il va me donner de la force* ».

Nous passons dans un grand salon. Toute l'ancienne équipe d'*Actuel* est là et regarde en piaillant un vieux film couleur

de la télé. On y voit Jean-François sur un plateau télé, en veste turquoise, tentant d'expliquer le sens sexuel de la chanson *I can't get no satisfaction* des Rolling Stones à un présentateur très gêné. « *Ah ! je comprends pourquoi nous n'avons jamais été tout à fait pris au sérieux* », lâche Michel-Antoine Burnier. Éclat de rire général. À ce moment-là, la maladie de Bizot est en rémission. Il parle encore de lancer un journal, avec ses vieux camarades qui ont tous plus de cinquante balais. Un truc « *assez déconnant* » sur les seniors qui s'appellerait « Si Senior », histoire de montrer qu'on a encore quelque chose dans le ventre. « *Plus que jamais, pas question de mollir !* » gouaille Jean-François, non sans humour noir.

À bientôt vieille canaille.

Une première version de cet article
est parue dans *Médias*, n° 4, mars 2005

Bibliographie subjective de Jean-François Bizot :

Les Déclassés, Paris : Sagittaire, 1976 (réédité Paris : Grasset, 2003).

Underground. L'histoire, Paris : Denoël, 2001.

Un moment de faiblesse, Paris : Grasset, 2003.

Free Press : *La contre-culture vue par la presse underground*, Paris : Éditions du Panama, 2006.

Jean-François Bizot présente la New Wave, Paris : Éditions du Panama, 2007.